Le Dernier Jour d’un condamné

Victor Hugo

Livret pédagogique
correspondant au livre élève n°62

établi par Valérie SPRINGER,
professeur de français,
professeur certifié en lycée professionnel
## Sommaire

<table>
<thead>
<tr>
<th>Parcours de lecture</th>
<th>3</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Réponses aux questions et pistes d’activités</td>
<td>4</td>
</tr>
<tr>
<td>Chapitre I</td>
<td>4</td>
</tr>
<tr>
<td>• Pistes d’activités liminaires</td>
<td>4</td>
</tr>
<tr>
<td>• Réponses aux questions</td>
<td>4</td>
</tr>
<tr>
<td>• Activité supplémentaire</td>
<td>6</td>
</tr>
<tr>
<td>Chapitre II</td>
<td>7</td>
</tr>
<tr>
<td>• Réponses aux questions</td>
<td>7</td>
</tr>
<tr>
<td>• Activité supplémentaire</td>
<td>9</td>
</tr>
<tr>
<td>Chapitre VII</td>
<td>9</td>
</tr>
<tr>
<td>• Réponses aux questions</td>
<td>9</td>
</tr>
<tr>
<td>• Activité supplémentaire</td>
<td>10</td>
</tr>
<tr>
<td>Chapitre XIII</td>
<td>10</td>
</tr>
<tr>
<td>• Réponses aux questions</td>
<td>10</td>
</tr>
<tr>
<td>Chapitre XV</td>
<td>12</td>
</tr>
<tr>
<td>• Réponses aux questions</td>
<td>12</td>
</tr>
<tr>
<td>Chapitre XVII</td>
<td>14</td>
</tr>
<tr>
<td>• Réponses aux questions</td>
<td>14</td>
</tr>
<tr>
<td>• Activité supplémentaire</td>
<td>15</td>
</tr>
<tr>
<td>Chapitre XXIII</td>
<td>15</td>
</tr>
<tr>
<td>• Réponses aux questions</td>
<td>15</td>
</tr>
<tr>
<td>• Activité supplémentaire</td>
<td>17</td>
</tr>
<tr>
<td>Chapitres XXVII et XXVIII</td>
<td>17</td>
</tr>
<tr>
<td>• Réponses aux questions</td>
<td>17</td>
</tr>
<tr>
<td>Chapitre XXXIII</td>
<td>19</td>
</tr>
<tr>
<td>• Réponses aux questions</td>
<td>19</td>
</tr>
<tr>
<td>Chapitre XLIII</td>
<td>21</td>
</tr>
<tr>
<td>• Réponses aux questions</td>
<td>21</td>
</tr>
<tr>
<td>Chapitres XLVIII et XLIX</td>
<td>23</td>
</tr>
<tr>
<td>• Réponses aux questions</td>
<td>23</td>
</tr>
<tr>
<td>• Activité supplémentaire</td>
<td>25</td>
</tr>
</tbody>
</table>

| Bibliographie complémentaire                           | 26 |

*Tous droits de traduction, de représentation et d’adaptation réservés pour tous pays.*
© Hachette Livre, 2013.
43, quai de Grenelle, 75905 Paris Cedex 15.
www.hachette-education.com
PARCOURS DE LECTURE

Dans la perspective de l’étude complète du Dernier Jour d’un condamné, nous vous proposons un parcours de lecture qui obéit à une logique thématique – et non pas linéaire, ainsi qu’il apparaît dans les ouvrages des élèves – en 3 séquences. Cette étude peut se rattacher soit au programme de Première (avec la problématique « En quoi Le Dernier Jour d’un condamné fait-il de Victor Hugo un héritier des philosophes des Lumières ? »), soit au programme de Seconde (par les questions « Comment le personnage du condamné incarne-t-il le combat de Victor Hugo au xixe siècle contre la peine de mort ? Est-ce un combat qui appartient au passé ? »). Chacune des séquences est à la fois autonome et solidaire des autres. Ce dossier est, par conséquent, un outil pédagogique modulable, pouvant être utilisé de manière parcellaire et ponctuelle ou globale.

<table>
<thead>
<tr>
<th>SÉQUENCE 1 : À Bicêtre</th>
<th>SÉQUENCE 2 : À la Conciergerie</th>
<th>SÉQUENCE 3 : Vers la place de Grève</th>
</tr>
</thead>
</table>
| Séance 1 : **Avant et après la sentence**  
Chapitre II (pp. 50 à 55) | Séance 1 : **L’autre condamné : le friauche**  
Chapitre XXIII (pp. 107 à 112) | Séance 1 : **Les préparatifs**  
Chapitre XLVIII (pp. 146 à 153) |
| Séance 2 : **Condamné à mort !**  
Chapitre I (incipit, pp. 45-46) | Séance 2 : **Marie**  
Chapitres XXVI (pp. 115 à 117) et XLIII (pp. 140 à 142) | Séance 2 : **L’heure H**  
Chapitre XLIX (dernier chapitre, pp. 153-154) |
| Séance 3 : **Le projet d’écriture**  
Chapitre VII (pp. 62-63) | Séance 3 : **Une échappatoire : le souvenir**  
Chapitre XXXIII (pp. 127 à 129) | 
| Séance 4 : **Les condamnés au bagne et le condamné à mort**  
Chapitre XIII (pp. 72 à 81) | Séance 4 : **La guillotine**  
Chapitres XXVII et XXVIII (pp. 117-118) et XXXIII (pp. 127 à 129) | 
| Séance 5 : **Entre espoir et désespoir**  
Chapitres XV (pp. 86-87) et XVII (p. 94) | 

Réponses aux questions et pistes d’activités

Chapitre I

♦ Pistes d’activités liminaires

Autour de la B.D. publiée aux éditions Delcourt


Autour de la B.D. de Sylvain Frécon


Travail proposé : À partir des informations données dans les quatre planches (pp. 6 à 9), réalisez une frise chronologique de la vie de Victor Hugo.

♦ Réponses aux questions

Un mystérieux condamné

Le tableau qui inaugure l’analyse du Dernier Jour d’un condamné permet aux élèves d’établir une situation d’énonciation essentielle puisqu’elle renvoie au statut particulier de l’œuvre. En outre, cet outil d’analyse, facile d’accès, les aide à repérer les ellipses narratives (question 2) et vous donne l’occasion de leur en faire comprendre l’importance et la signification.

1

<table>
<thead>
<tr>
<th>Qui parle ?</th>
<th>Le condamné.</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Pour qui ?</td>
<td>Pour lui-même et pour d’éventuels lecteurs.</td>
</tr>
<tr>
<td>De quoi ?</td>
<td>De sa condamnation à mort devenue une obsession.</td>
</tr>
<tr>
<td>Pourquoi ?</td>
<td>Pour se distraire de sa souffrance, pour témoigner...</td>
</tr>
<tr>
<td>Quand ?</td>
<td>Avant l’aube.</td>
</tr>
<tr>
<td>D’où ?</td>
<td>D’une cellule de la prison de Bicêtre.</td>
</tr>
</tbody>
</table>

2 À l’issue de l’incipit, le lecteur ignore l’identité de ce condamné (son nom, son âge, sa profession) et surtout les motifs de sa condamnation. Le choix d’un récit en apparence proche du journal intime justifie l’absence de ces informations essentielles.

Un double emprisonnement

Ces questions permettront aux élèves d’aborder le thème de l’obsession morbide vers laquelle convergent toutes les pensées du condamné et tous les axes d’analyse de l’incipit.

3 Le condamné est physiquement emprisonné à Bicêtre et psychologiquement emprisonné par la pensée fixe, obsédante, de sa condamnation à mort. On peut donc parler de « double emprisonnement ».

4 Les connecteurs temporels « Autrefois » (l. 6) et « Maintenant » (l. 18) partagent le texte en deux : le premier renvoie au temps d’avant la condamnation et le second au temps d’après. La partie consacrée à
l’homme que le condamné était avant la sentence est écrite à l’imparfait, tandis que la partie suivante est écrite au présent, temps logiquement programmé par l’adverbe « Maintenant ».

Le narrateur est obsédé par la pensée de son exécution imminente, obsession exprimée par de nombreuses expressions : « j’habite avec cette pensée » (l. 3), « une implacable idée » (l. 20), « Je n’ai plus qu’une pensée » (l. 20), « chassant toute distraction » (l. 24), « m’obsède éveillé » (l. 29)...

Le narrateur regrette, par-dessus tout, la liberté non pas d’agir mais de penser : autrefois, il « pouvait penser à ce qu’il voulait » (l. 16).

**Son alien, son obsession**

L’écoute de la mise en image de l’obsession permet aux élèves de revoir le fonctionnement des comparaisons et des métaphores mais aussi de percevoir, en mettant en évidence la force de leur expressivité, leur intérêt sur le plan de la narration.


**Comparaisons**

<table>
<thead>
<tr>
<th>Comparaisons</th>
<th>Métaphores</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>– « comme un spectre de plomb »</td>
<td>– « Me secouant de ses deux mains de glace »</td>
</tr>
<tr>
<td>– « comme un refrain horrible »</td>
<td>– « sous la forme d’un couteau »</td>
</tr>
<tr>
<td>– « … »</td>
<td>– « Elle se glisse sous toutes les formes »</td>
</tr>
<tr>
<td>– « … »</td>
<td>– « se colle avec moi »</td>
</tr>
<tr>
<td>– « … »</td>
<td>– « épie mon sommeil convulsif »</td>
</tr>
<tr>
<td>– « … »</td>
<td>– « une voix a murmuré à mon oreille »</td>
</tr>
</tbody>
</table>

**Comparaison : « Cette pensée est comme un état qui saisit tout mon être. »**

Métaphore : « Cette pieuvre monstrueuse, aux tentacules géants, étreint ma misérable personne et resserre sa terrible emprise à chaque fois que j’essaie de me libérer. »

**Une écriture criante de souffrance**

Les images constituent une des particularités narratives de ce texte ; il y a d’autres particularités narratives que cette dernière partie d’analyse met en évidence et qui sont – soulignons-le – récurrentes dans toute l’œuvre.

**Justice du choix :**

– de la 1ères personne : elle permet au lecteur de plonger dans les pensées du condamné et de s’identifier à lui ;
– de la brièveté de certaines phrases : elle fait ressentir l’émotion du narrateur qui semble retranscrire directement ses pensées ;

**La même phrase exclamative inaugure et clôt le chapitre I : « Condamné à mort ! »**

Deux réponses peuvent être acceptées : « bouclé » et « emprisonné », la dernière permettant de répondre à la question suivante.

Le texte est enroulé, enfermé, emprisonné par la récurrence de la même phrase et renvoie ainsi à la situation tragique du condamné, en prison dans une cellule mais surtout dans une idée.

**Victor Hugo, dans ce chapitre I, adopte un ton à la fois pathétique, tragique et lyrique.**

**Un texte ainsi écrit agit sur la sensibilité du lecteur et provoque un fort sentiment de compassion.**

**Autre point de vue, autre réalité**

Réinvestissant l’analyse qui vient d’être faite de l’incipit, ce sujet présente aussi l’intérêt de laisser libre cours à l’imagination des élèves.

« Dans la petite cellule plongée dans une demi-pénombre, un homme git sur le flanc. Ses yeux viennent de s’ouvrir subitement, un soubresaut agite son corps, ses mains tremblent. Il laisse échapper un léger râle. C’est le condamné à mort. »
Matthias Heinrich est en prison depuis un an, mais sa condamnation n’a été prononcée que depuis trente-cinq jours.
Il avait toujours su que son crime serait puni de manière exemplaire et qu’aucune indulgence ne lui serait accordée. Il avait toujours su ce qui l’attendait, mais, tant que la sentence n’avait pas été prononcée, un fol espoir demeurait.
Fils d’un notaire parisien, il avait reçu une éducation soignée. Joli garçon, avec un petit air de vulnérabilité qui plaisait aux femmes, cultivé mais sans prétention, causeur agréable, bon camarade, la vie s’offrait à lui dans ses perspectives les plus heureuses.
Après des études de droit médiocrement réussies, il entra confiant et insouciant au Ministère public. Il eut le malheur de déplaire à son chef, petit homme tatillon qui, d’emblée, détesta l’aisance et la promesse de bonheur de ce tout jeune employé. Il prit la première pour de la désinvolture, la seconde pour de l’arrogance.
Dès lors, il n’eût de cesse de tout lui reprocher, jusqu’à l’irréproachable. La docilité de Matthias ne fit qu’exacerber sa malveillance et il s’acharna à l’humilier en toutes circonstances.
Matthias connut alors l’enfer et, s’y attendant si peu, il ne put le supporter. Sa docilité n’était qu’apparente ; il se surprit à vivre avec une haine d’autant plus violente qu’elle était cachée et à souhaiter avec ardeur la mort de son tontonnaire. Il y pensa jour et nuit ; et, en vérité, s’il continuait de supporter les brimades de son chef, c’était parce qu’il ne voyait plus en lui qu’un homme en sursi.
Seul le poison lui semblait envisageable : il n’était pas taillé pour les autres expédients. Il détourna donc de l’officine tenue par un oncle une quantité d’arsenic qu’il jugea mortelle. Se découvrant une âme froide d’assassin, il versa le poison dans le broe de petit chef préparé par sa femme et dont il disait souvent avec humeur qu’il était infâme mais qu’il remisait avec soin toujours au même endroit dans l’attente du déjeuner.
La mort brutale et convulsive parut suspecte. L’enquête fut courte et le désigna comme coupable. Il ne chercha ni à se défendre ni à nier.
Le procès avait été rondement mené et la peine vite prononcée. Depuis ce moment, Matthias n’est plus le même homme. Ce n’est d’ailleurs plus tout à fait un homme. Son être s’est réduit à une idée fixe. Rien ne peut le distraire de cette pensée terrible. Ses nuits sont courtes et entrecoupées de cauchemars où un monstre armé d’un couteau dégouttant de sang le poursuit sans trêve. Les journées le voient prostré sur son grabat, hébété et livide. Toutes ses forces vitales semblent aspirées par le trou noir de cette obsession qui tient en trois mots : "Condamné à mort !"

◆ Activité supplémentaire

Un texte écrit en rythme ternaire

La dimension du rythme de la phrase est peu évoquée dans l’analyse des textes au lycée professionnel. Pourtant, ce versant musical du texte éveillera l’intérêt des élèves (un rapprochement avec certains textes de rap peut être envisagé). L’enjeu analytique d’une telle étude sera de leur montrer que le choix de ce rythme n’est pas gratuit : il concourt à l’idée de l’enfermement dont ils ont déjà vu qu’il était double (corps en prison, esprit enfermé dans une idée), puisqu’il découpe et « grillage » le texte de manière oppressante. Fond et forme se répondent.
Vous pourrez également leur faire observer que le rythme ternaire se double souvent du procédé de la gradation.
Nous vous suggérons l’exercice suivant : « Complétez ce tableau avec des phrases écrites en rythme ternaire, extraites du chapitre I. »

<table>
<thead>
<tr>
<th>« toujours seul avec elle »</th>
<th>« toujours glacé de sa présence »</th>
<th>« Toujours courbé sous son poids »</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>
Chapitre II

✿ Réponses aux questions

Du tribunal vers la prison de Bicêtre

Au-delà du recensement des personnages présents dans ce chapitre décisif et de l’approche du monde judiciaire, cette première activité permet d’esquisser l’idée de la malédiction du condamné, banni de toutes les communautés humaines.


2. L’accusé comprend qu’il sera condamné à mort au moment du verdict, mais il entend la sentence de mort lors de la lecture de l’arrêt par le président.

3. Personnes qui s’opposent au condamné et qui ont une fonction précise (par ordre d’apparition dans le texte) : les juges, les procureurs du roi, les jurés, le quichetier, les gendarmes, le président, le procureur général, les soldats. Personnes non identifiées ou anonymes : « nuée de spectateurs » (l. 3-4), « les têtes de la foule » (l. 41), « voix » (l. 62), « masses de peuple » (l. 65), « faces béantes et penchées » (l. 67), « une jolie dame en chapeau rose » (l. 87-88), « des marchandes de fleurs » (l. 96), « on » (l. 145), « tout ce peuple » (l. 146), « Ces hommes, ces femmes, ces enfants » (l. 154-155), « les passants » (l. 159), « deux jeunes filles » (l. 161).

Un avant et un après

L’existence du prisonnier a été tranchée en deux par le verdict : simple prisonnier, le voilà devenu un condamné à mort seul face aux autres, à lui-même et à une échéance inconcevable. Chaque exercice a donc pour objectif de faire comprendre aux élèves le changement radicale qui s’est opéré lors de l’arrêt de mort et la nature exacte de la malédiction qui s’est abattue sur cet homme.

Avant l’arrêt de mort Après

<table>
<thead>
<tr>
<th>La foule</th>
<th>Hommes, femmes, enfants.</th>
<th>Fantômes, jeunes filles aux yeux avides.</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Le monde extérieur</td>
<td>Vivant, beau, gai.</td>
<td>Ivre et stupéfait, recouvert d’un linceul et d’un nuage, blanc et pâle, cléturé.</td>
</tr>
<tr>
<td>Le narrateur</td>
<td>Vivant (palpiter, respirer...)</td>
<td>Mort vivant.</td>
</tr>
</tbody>
</table>


2. Le pronom personnel moi apparaît à partir du moment où l’arrêt de mort est prononcé : « J’aurais eu, moi, tout à dire mais rien ne me vint » (l. 131). Il renforce et double le premier pronom personnel je.

Quel est le sens de cette répétition, de cette redondance ? Quelle est la valeur de ce « moi » à ce moment tragique du récit ?

La condamnation prononcée officialise sa mise à l’écart de l’humanité. Sa sensitivité, mise à vif par son nouveau et terrifiant statut, s’exprime dans cette mise en évidence du « moi » - retranché du reste de la phrase par les deux virgules qui l’encadrent – qui est la marque de sa solitude absolue d’homme condamné.

7. Les sujets des verbes sont soulignés :
- « J’étais parvenu à ma place. [...] Je compris tout à coup clairement ce que je n’avais fait qu’entrevoir confusément jusqu’alors, que le moment décisif était venu, et que j’étais là pour entendre ma sentence. »
- « Condamné à mort ! dit la foule ; et, tandis qu’on m’emmenait, tout ce peuple se rua sur mes pas avec le fracas d’un édifice qui se démolit. [...] Rien ne m’apparaissait plus sous le même aspect qu’auparavant. [...] Au bas de l’escalier, une noire et sale voiture grillée m’attendait. »
Dans le premier extrait, le principal sujet des verbes est le narrateur. Les phrases sont à la forme active. Le narrateur est dans l’action ; il n’est pas encore un condamné à mort. Dans le second extrait, le narrateur n’est plus le sujet des verbes. En effet, il connaît la sentence et, de ce fait, de sujet il est devenu objet (grammaticalement COD). Les phrases, écrites à la forme passive, renvoient désormais à l’impuissance du condamné face au verdict.

**Il fut pourtant défendu…**

Le dialogue demandé aux élèves sera une façon détournée d’entamer un début de réflexion sur la question de la peine de mort. Pour étayer les arguments des deux parties adverses, vous pourrez les renvoyer au focus sur la guillotine dans le livre de l’élève.

1. « LA FEMME DU PROCUERREUR : C’était le dernier jour du procès. Es-tu content ?
   SA FEMME : Qu’entends-tu par là ? Veux-tu dire que…
   LE PROCUREUR (avec humeur) : Oui, un criminel a été puni et jamais plus il ne nuira à la société. C’est ce que j’appelle “faire mon travail”.
   SA FEMME (soupire) : Encore un que tu envoies à la guillotine. Quelle horrible machine ! Quelle mort atroce !
   LE PROCUREUR : Comme la mort qu’il a infligée à sa victime, bien plus atroce encore, car elle ne la méritait pas. Mon métier est de punir les coupables ; pourquoi revenir à chaque fois sur ce sujet ?
   SA FEMME : C’est que, hélas ! mes nuits sont peuplées de cauchemars. À chaque exécution que tu m’annonce, je suis hantée par cet homme dont je ne connais pas le visage, que j’imagine. Je pense à son tourment. Peut-on se mettre à la place d’un homme qui sait qu’il va mourir ? Le jour de son exécution, ma pensée l’accompagne : Bicêtre, la Conciergerie, l’Hôtel de Ville, les ciseaux qui coupent les cheveux, la traversée de la place sous les cris de la foule, à l’horizon l’échafaud, la montée des marches, le corps basculé, puis… puis… Mon Dieu ! Le reste est inconcevable ! Et je me dis avec effroi que tu en es le complice !
   LE PROCUREUR : Et moi, je ne vois et ne pense qu’à la victime ! Ta sensibilité est exaspérante ! J’ai peut-être sauvé notre enfant chéri des mains d’un meurtrier. Aurais-tu autant de pitié s’il touchait à un cheveu de sa tête ?
   SA FEMME : L’envoyer au bagne suffirait à le soustraire à la société.
   LE PROCUREUR : L’on s’échappe d’un bagne, si loin fût-il ! Et quel exemple donnerait-on si un assassin ne devait payer un prix aussi élevé que celui de la vie qu’il a ôtée ?
   SA FEMME : Au nom de la société, tu te comportes comme lui, alors que tu as eu la chance de devenir un homme sensible, raffiné et cultivé.
   LE PROCUREUR : Tu n’y entends rien. La justice est affaire d’hommes, heureusement !
   SA FEMME : Allons bon ! Je viens de lire, ce matin, que le jeune écrivain dont tout le monde parle, un certain Victor Hugo, a écrit à ce propos un roman singulier et saisissant. Il se met à la place d’un condamné à mort et nous fait partager ce qu’il ressent à quelques heures de son exécution ! J’ai hâte de le lire… Et peut-être devrais-tu en faire autant ?
   LE PROCUREUR : Pfft ! Si les romanciers s’en mêlent, maintenant ! Crois-tu que j’ai le temps de lire ce genre de niaiseries ?
   SA FEMME : Ils sont pourtant la conscience de notre société ! »

**Tribunaux d’hier, tribunaux d’aujourd’hui**

Dans une perspective transversale, ce sujet sera l’occasion de faire un cours d’éducation juridique (ECJS) avec les élèves. Vous pourrez finaliser ces recherches à l’aide d’un tableau comparatif.

<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th>Le tribunal d’assises aujourd’hui</th>
<th>Le tribunal d’assises au XIXᵉ siècle</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td><strong>Points communs</strong></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Différences</strong></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>
**Activité supplémentaire**

Ce chapitre peut être l’occasion d’attirer l’attention des élèves sur une des caractéristiques fondamentales de l’écriture hugolienne : l’antithèse. La présence de la figure de l’antithèse dans ce chapitre se révèle à travers les thèmes opposés de l’ombre et de la lumière, de la vie et de la mort, du singulier et du collectif, de l’avant et de l’après.

Vous pourrez leur faire remplir ce tableau :

<table>
<thead>
<tr>
<th>Antithèses</th>
<th>Champ lexical</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Mort</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Vie</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Ombre</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Lumière</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Singulier</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Collectif</td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>

**Chapitre VII**

**Réponses aux questions**

Pourquoi, pour qui écrire ?

Ces questions ont pour objectif de mettre en évidence le projet du condamné : objectif capital, puisqu’il renvoie au projet abolitionniste de Victor Hugo et donc à la raison même de l’existence de cette œuvre destinée à émouvoir pour convaincre.

1. D’après Victor Hugo, le récit du condamné à mort pourrait être utile à d’autres condamnés (pour les sauver de l’agonie, l. 3), ainsi qu’aux abolitionnistes (pour y puiser d’autres arguments permettant de jeter bas l’échafaud, l. 5-6).

2. D’après Victor Hugo, les juges émus par cette lecture pourraient se laisser influencer. On peut aussi imaginer que les lecteurs, jurés en puissance, puissent basculer du côté des abolitionnistes après la lecture de ce roman, notamment ceux qui doutent de l’exemplarité de la peine capitale.

3. Le quatrième paragraphe du chapitre VI (l. 26 à 47) exprime la même idée.

4. Trois titres pour les trois paragraphes du chapitre VII :
   - l. 1 à 8 : « Qui sauver ? » ;
   - l. 9 à 11 : « Sans moi » ;
   - l. 12 à 15 : « Le retour de l’horrible idée ».

À quoi bon ?

Comment émouvoir ? par quels procédés d’écriture ? Tel est l’enjeu de cette partie.

5. L’idée obsessionnelle qui semble compromettre ce projet d’écriture est celle de l’exécution imminente.

<table>
<thead>
<tr>
<th>Procédé d’écriture et nature de mot</th>
<th>Exemples</th>
<th>Effet produit</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Interjections.</td>
<td>Ah, Ô</td>
<td>Cri pathétique.</td>
</tr>
<tr>
<td>Procédé d’écriture et nature de mot</td>
<td>Exemples</td>
<td>Effet produit</td>
</tr>
<tr>
<td>------------------------------------</td>
<td>----------</td>
<td>--------------</td>
</tr>
<tr>
<td>Pronom ou adverbe interrogatif isolés.</td>
<td><em>Pourquoi, Quoi</em></td>
<td>Écriture hachée, haletante, renvoyant à la bouffée d’angoisse du condamné.</td>
</tr>
<tr>
<td>Point d’exclamation ou d’interrogation.</td>
<td>Toutes les phrases, sauf une, sont ponctuées par le signe ? ou !.</td>
<td>Écriture tourmentée renvoyant aux souffrances éprouvées.</td>
</tr>
<tr>
<td>Procédé d’accumulation et de gradation.</td>
<td><em>Le soleil... les oiseaux (accumulation), le matin, la liberté, la vie (gradation)</em></td>
<td>Fantasme et démultiplication d’un monde perdu à tout jamais.</td>
</tr>
<tr>
<td>Indices de temps.</td>
<td><em>Les temps du futur, les adverbes de temps (demain, aujourd’hui)</em></td>
<td>Destin inéluctable du condamné dont la vie obéit à un compte à rebours tragique.</td>
</tr>
</tbody>
</table>

**Auteur et narrateur unis dans la même cause**

*Pour aider les élèves dans la rédaction de ce paragraphe, vous pourrez leur donner l’amorce du texte. Il s’agira ensuite, pour eux, de réinvestir l’étude menée précédemment et de comprendre les liens intimes qui unissent l’œuvre et sa préface mais aussi leurs divergences.*

1 À l’évidence, le projet d’écriture porté par le condamné est celui que défend Victor Hugo. En effet, au chapitre VII, le condamné prétend écrire non seulement pour soulager ses souffrances, mais aussi pour que son histoire puisse apporter « un grand et profond enseignement » à ceux « qui condamnent », pour qu’ils aient « la main moins légère », pour sauver des malheureux.

Comment ne pas faire le parallèle avec la préface de Victor Hugo écrite en 1832, soit trois ans après la publication du *Dernier Jour d’un condamné* ? L’auteur y éclaire ses intentions au sujet de la création du roman – pour qui en douterait encore –, officialisant, en quelque sorte, la véritable nature argumentative de son ouvrage : « Il [l’auteur] déclare donc, ou plutôt il avoue hautement que Le Dernier Jour d’un condamné n’est autre chose qu’un plaidoyer direct ou indirect comme on voudra, pour l’abolition de la peine de mort. »

Un mot cependant apparaît en 1832, que Victor Hugo n’a pas mis sous la plume du condamné : plaidoyer. S’il ne l’emploie pas, c’est pour ne pas rompre la magie et la force du récit. Rétrospectivement, il donne pourtant avec force un statut définitif à l’œuvre.

**Activité supplémentaire**

Le chapitre VII combine un projet collectif et un destin individuel. L’opposition de ces deux notions abstraites, toujours difficile à comprendre pour les élèves, pourra s’illustrer à travers un relevé dans l’extrait des indices temporels et une analyse de leur implication :

- « un jour » = projet collectif ;
- « demain, aujourd’hui » = destin individuel.

**Chapitre XIII**

**Réponses aux questions**

**Le théâtre de Bicêtre**

*Le recensement des acteurs de cette scène, tel qu’il est proposé dans le tableau, mettra en évidence la spécificité théâtrale du texte, des personnages étant à la fois acteurs et spectateurs de la scène. La réflexion sur le théâtre étant amorcée, un travail d’analogie entre cet art de la représentation et la scène permettra d’en poursuivre la réflexion.*

1 L’événement raconté est celui du fermeture des bagnards qui partent pour Toulon. (Victor Hugo, soucieux de refonder le texte de l’événement sur le réel, assista lui-même à une scène de fermeture.)
Le rapprochement de ces deux listes permet de se rendre compte que la plupart des spectateurs sont aussi, à un moment donné, des acteurs de l’événement. Ce que confirme Victor Hugo, dans ce chapitre, à propos des prisonniers : « spectateurs de la cérémonie en attendant leur jour d’être acteurs » (l. 36-37).

3 Éléments correspondants :
- un théâtre → la prison
- les balcon et corbeilles → les fenêtres grillagées
- les trois coups → « Midi sonna »
- le rideau → la porte cochère
- la scène → la cour
- les trois actes → la visite des médecins puis des geôliers, enfin le ferrage
- les applaudissements → les acclamations et les applaudissements des prisonniers

Un spectacle infernal

Autre particularité de cette scène : elle mêle, de manière saisissante, les notions de « fête » et d’« enfer ». L’antithèse, au cœur de l’écriture hugolienne, est encore ici flagrante.

3 L’événement est une fête à la fois pour les prisonniers, qui sont les spectateurs d’un événement exceptionnel et qui les distrait de leur quotidien, et pour les galériens, qui, dans une sorte d’ultime bravade, fêtent leur départ et l’aliénation totale de leur liberté en défiant les représentants de la société.

3 Phrases associant les notions de « fête » et d’« enfer » et formant un oxymore :
- « Je me hasardai à l’appeler et à lui demander si c’était fête dans la prison » [l. 13-14] ; la prison pouvant être assimilée à l’enfer, le relevé de cette phrase pourra être considéré comme juste ;
- « Au même instant, […] les spectateurs des fenêtres, jusqu’alors silencieux et immobiles, éclatèrent en cris de joie, […] en imprécations mêlées d’éclats de rire poignants à entendre » [l. 58 à 61] ; ici, on voit que se mêlent les cris de joie et des cris semblant venir de l’enfer, impression renforcée par la phrase qui vient juste après (« On eût cru voir des masques de démons ») ;
- « on entendait par intervalles des cris grêles, des éclats de rire déchirés et haletants se mêler aux mystérieuses paroles ; puis des acclamations furibondes ; et les chaînes qui s’entrecroisaient en cadence servaient d’orchestre à ce chant plus rauque que leur bruit » [l. 184 à 188].

3 Le terme issu de la mythologie du Moyen Âge est le mot « sabbat » [l. 189]. Il désigne une assemblée nocturne de sorciers et de sorcières qui, selon la tradition populaire, se réunissaient le samedi à minuit sous la prédication du Diable.

Un dénouement inattendu

Le condamné est le sujet central du roman, que Victor Hugo, par un jeu de renversement des perspectives théâtrales, remet à cette place.

2 et 3 Annoncé par la locution adverbiale « Tout à coup » [l. 204], la situation s’inverse lorsque les galériens s’aperçoivent de la présence du condamné à mort à l’une des fenêtres. De spectateur il devient brutallement l’acteur vers qui tous les regards (ceux des galériens et des autres prisonniers) convergent, lui rappelant qu’il est un compagnon d’infortune et un futur spectacle pour d’autres spectateurs. Le condamné en perd connaissance, et cette petite mort annonce l’exécution finale.
Question complémentaire
En lien avec la question 8, vous pouvez montrer que ce chapitre, qui a l’air hors sujet, est en fait un miroir de toute l’œuvre (la notion de « mise en abyme » peut être explicitée selon le niveau de la classe). Pour ce faire, vous renverrez les élèves à l’expression métaphorique « trois actes à ce spectacle », sur laquelle ils ont déjà réfléchi et travaillé, et leur demanderez d’expliquer dans quelle mesure on peut dire qu’il y a aussi trois actes au récit du Dernier Jour d’un condamné.

Sur les planches…
Voici un exercice qui permettra aux élèves de réinvestir le travail réalisé sur le théâtre et de s’interroger sur le fonctionnement et les contraintes d’une mise en scène. Sur ces dernières précisément, un débat à l’oral pourra être mené pour faciliter la rédaction de la seconde partie du devoir.

Monsieur le Directeur,
Comme vous le savez, je travaille depuis trois mois maintenant à l’adaptation du Dernier Jour d’un condamné.

Je m’adresse à vous aujourd’hui car la scène 13 – celle du ferrement des galériens – pose quelques problèmes de mise en scène que je souhaiterais vous exposer.

À la première lecture, on pourrait saluer les heureuses dispositions de ce chapitre et de l’événement raconté pour l’art dramatique ! En effet, au travers de multiples références théatrales, Victor Hugo incite le lecteur à apprêter cette scène à une pièce de théâtre. Tout y est : la scène (la cour), les spectateurs (les prisonniers), les acteurs (galériens, gardes-chiourme et tout le personnel d’encadrement), le rideau qui s’ouvre (la porte cochère), les trois coups (l’horloge qui sonne), les différents actes, les applaudissements, le dénouement tragique…

Pourtant, si, sur le papier, le texte se prête à ces rapprochements théatraux, il n’en va pas de même sur les planches où je me heurte à des difficultés à la fois techniques et financières. En effet, il me faut, pour parvenir à un résultat convaincant, de nombreux figurants en habits, une grande charrette, des chaînes qui ne passent pas pacotille. Autant de dépenses inconcilliables avec le budget restreint dont je dispose et qui me pousseraient, si je ne craignais pas les foudres des critiques, à tout bonnement retirer cette scène de mon adaptation !

De même, comment représenter techniquement tous les prisonniers à leur fenêtre ? Il faudrait construire d’immenses façades en carton… Certes, j’ai pensé que des mains dessinées sur des barreaux pourraient figurer les prisonniers. Une bande sonore ferait entendre les clameurs, les huées, les applaudissements… Dans ce décor n’apparait que la tête du condamné, seule expression de chair et de sang… Enfin, la pièce pourrait s’ouvrir directement sur une cour remplie de galériens (charrette et porte cochère devenant inutiles), et nous ferions l’impasse sur la scène de pluie techniquement compliquée à réaliser.

Que pensez-vous de ces quelques propositions ?
Bien à vous.

T. H. »

Mise en images
La mise en images, sur Powerpoint, de la pratique du ferrement pourra être l’occasion d’une initiation informatique. De plus, ce travail permettra aux élèves de saisir le souci de réalisme avec lequel Hugo a écrit ce chapitre (il a assisté à une scène de ferrement avant d’en commencer la rédaction).

Chapitre XV

Réponses aux questions
Malgré tout, l’espoir…
Les exercices sont axés sur les différentes modalités de l’espoir qui anime encore le condamné et qui en fait un être profondément humain et touchant. Espoirs aussitôt ruinés par une lucidité désespérée et sans concession.
Le condamné se trouve à l’infirmérie suite à son malaise lors de la scène du ferrement.

Le narrateur souffre d’une maladie que les hommes ont créée : la condamnation à mort.

Le narrateur espère s’évader.

Les projets sont de plus en plus irréalistes. Lucide, le narrateur les évoque de manière de plus en plus lapidaire avec un accent de désespoir de plus en plus fort.

Cette autre gradation se trouve à la fin du texte : « Je n’ai plus que trois pas à faire : Bicêtre, la Conciergerie, la Grève » [l. 29-30]. Elle renvoie aux étapes qui mènent inéluctablement un condamné vers son exécution – étapes, là encore, de plus en plus brèves.

Le texte fonctionnant sur un jeu de questions/réponses que se fait à lui-même le condamné, on peut donc parler de « dialogue intérieur ».

Un condamné désespérément lucide

Cette partie, davantage centrée sur l’étude de la langue, permet aux élèves d’aborder significativement le rythme de la phrase et de travailler sur une expression célèbre de la langue française détournée par l’auteur.

Raisons pour lesquelles le condamné estime que ses espoirs sont vains :
1) Le personnel de l’infirmérie qui l’a soigné ne l’aidera pas à s’évader, sinon il se rendrait complice et donc coupable ; comme l’écrit le narrateur, ces gens peuvent vous guéris d’une fièvre mais pas d’une sentence de mort.
2) Il sait que son pourvoi en cassation sera rejeté, car tout est en règle.
3) La demande de grâce n’aboutira pas, car la pression de la société et le principe d’exemplarité sont trop forts.

L’expression « avoir une épée de Damoclès sur la tête », utilisée depuis le xixème siècle, signifie qu’un danger, un péris nous menace de manière constante.

L’expression trouve son origine dans une histoire de l’Antiquité grecque. Tyran de Syracuse, Denys l’Ancien, voulant faire comprendre à Damoclès dans quelle situation peu enviable il se trouvait, fit installer, au-dessus de la tête de son courtisan, au cours d’un festin, une épée tenue par un crin de cheval, de sorte que celle-ci menaçait de tomber à chaque instant et de le tuer, empêchant ainsi Damoclès de profiter pleinement du festin.

Victor Hugo s’inspire librement de cette expression et l’adapte à la situation du condamné : « Le pourvoi, c’est une corde qui vous tient suspendu au-dessus de l’abîme, et qu’on entend craquer à chaque instant, jusqu’à ce qu’elle casse » [l. 21 à 24]. Le mince et dérisoire espoir qu’inspire le pourvoi en cassation justifie l’utilisation détournée de cette expression, mais, contrairement à l’épée de Damoclès qui reste indéfiniment suspendue, la corde finira inéluctablement par casser.

expressions ternaires dans le texte :
- « je suis jeune, sain et fort » [l. 3] – expression qui, pleine d’espoir, rend encore plus tragique et désespérant le dénouement à venir ;
- « j’ai une maladie, une maladie mortelle, une maladie faite de la main des hommes » [l. 6 à 8] ;
- « les témoins ont bien témoigné, les plaidoiries ont bien plaidé, les juges ont bien jugé » [l. 19-20] ;

Les trois dernières expressions ternaires renvoient à la lucidité désespérée du narrateur.

Activité complémentaire
Rédigez, à la 1ère personne, sur le thème de l’enfermer à l’école, deux phrases en rythme ternaire.

L’exemple, comme ils disent

Écrire à la manière de l’auteur est un moyen ludique, pour les élèves, de réinvestir un certain nombre d’informations et de pratiques vues précédemment, notamment les caractéristiques de l’écriture du narrateur que vous pourrez rappeler.
Il ne s’agit pas ici de paraphraser Victor Hugo. L’opinion du condamné pourra d’ailleurs diverger, dans une certaine mesure, de celle de l’auteur. Les élèves pourront plus s’inspirer de ce passage que le reformuler (d’où la présence de l’adverbe librement dans l’énoncé du sujet). D’ailleurs, certaines remarques de l’auteur, du fait que la préface est postérieure au roman, ne pourront pas être reprises par le narrateur : ainsi, le fait que la guillotine a quitté honteusement la place de Grève pour les faubourgs et le petit matin ne peut être connu du condamné.

1 « Pour l’exemple, disent-ils ! (Lorsque je dis “ils”, je veux parler des juges, de la société, de tous les autres qui vont vivre, qui approfondir ma mort, s’en réjouissent même, tous ceux qui ne sont pas moi et dont j’ai faite partie naguère.) Je ne peux m’empêcher de sourire lorsque j’y pense ! Moi, un exemple ! Ma foi, je n’ai jamais eu une telle vocation !
Sérieusement, ils pensent que ma tête tranchée empêchera d’autres hommes de commettre des crimes ! Si j’en étais convaincu, cela pourrait peut-être me consoler, car, contre toutes les apparences que mon crime me prête, je ne suis pas du côté des criminels. J’aimerais penser que ma petite Marie grandisse dans une société où elle serait en sécurité, et si l’exemple de mon exécution pouvait détourner ne serait-ce qu’un meurtrier de son horrible dessein, alors, oui, je puissais dans cette idée une force consolatrice pour accepter ma condamnation.
Mais j’ai vu des exécutions ; j’ai fait partie de la foule curieuse qui se rassemble autour de la décapitation d’un homme avec une indifférence avide. Je ne me doutais pas que je serais un jour un de ces malheureux ! Le spectacle de la guillotine ne m’a pas arrêté – moi qui suis un homme sensé, éduqué, sensible – le jour où j’ai commis l’irréparable. Comment voulez-vous qu’il arrête les autres, les misérables, les hommes du peuple, dont l’éducation n’a pas aiguisé le sens moral ?
Enfant, on me rapportait les extraordinaires tortures et toutes les sortes d’exécutions dont le Moyen Âge fut prodiogue ; or, jamais nombre d’assassins ne fut aussi élevé !
Dans ma fureur criminelle, je n’ai pas vu l’ombre funeste de la guillotine s’étendre sur moi ! Comment l’aurais-je pu ? Comment les autres le pourraient-ils ?
Avoir la tête coupée ! Quel exemple croyez-vous donner ? Un exemple pour quoi, pour qui ? Pour l’exemple et pour les arbres, apparemment. »

---

**Chapitre XVII**

♦ **Réponses aux questions**

**Un espoir**

1 Ce chapitre reprend le thème de l’espoir qui s’incarne dans le rêve d’une évasion déjà évoquée au chapitre XV.

2 La conjonction de subordination essentielle est la conjonction « si », car elle programme le texte tout entier. Le temps dominant qui lui est attaché est le conditionnel : « je courrais », « il faudrait », « je me cacherais », « je reprendrais »...

3 Le caractère irréalisable de l’évasion en fait plutôt un rêve qu’un projet.

**Une évasion consolatrice**

<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th>Début du rêve (L. 1)</th>
<th>Milieu du rêve (L. 2 à 13)</th>
<th>Fin du rêve (L. 13 à 15)</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Indices de temps</td>
<td></td>
<td>Jusqu’au soir, la nuit tombée.</td>
<td>Longjumeau.</td>
</tr>
<tr>
<td>Acteurs</td>
<td>Le narrateur.</td>
<td>Le narrateur, les maraîchers.</td>
<td>Le narrateur, un gendarme.</td>
</tr>
</tbody>
</table>
Le Dernier Jour d’un condamné – 15

<table>
<thead>
<tr>
<th>Début du rêve (L. 1)</th>
<th>Milieu du rêve (L. 2 à 13)</th>
<th>Fin du rêve (L. 13 à 15)</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Péripéties</td>
<td>« Si je m’évadais, comme je courrais à travers champs. »</td>
<td>Un gendarme demande son passeport; il est arrêté.</td>
</tr>
<tr>
<td>Temps verbaux</td>
<td>Imparfait, conditionnel.</td>
<td>Conditionnel. Présent de narration.</td>
</tr>
</tbody>
</table>

1. Ici, toutes les propositions sont valables. L’intérêt de l’exercice consiste à faire réfléchir les élèves sur l’enjeu psychologique de ce chapitre.

2. Le condamné est complètement absorbé par son rêve d’évasion. Il vit son rêve comme s’il s’agissait d’un moment réel. Ce présent montre aussi la capacité du condamné à faire abstraction de l’horreur vécue.

3. En s’évadant grâce à son esprit et à son imagination, le condamné a pu échapper un moment à la pensée qui le hante.

Évasions célèbres

4. Pour aider les élèves dans leur recherche, vous pouvez leur présenter un certain nombre d’évadés célèbres : Casanova, Vidocq, Franch Morris (évadé d’Alcatraz), Ted Bundy (Lady Killer), Murat Kaplan (roi de l’évasion), Henri Charrière (dit « Papillon »), Albert Spaggiari (l’auteur du « casse du siècle »), Jacques Mesrine (l’ennemi public n° 1), Antonio Ferrara (le roi des explosifs), Pascal Payet...

Activité supplémentaire

Ce chapitre relie tous les temps (passé, présent, futur) qui constituent l’existence du narrateur. Montrez-le en relevant des phrases du texte.

Réponse :
- passé : « je venais avec mes camarades » ;
- présent : « le mur épais de trois pieds qui t’emprisonne » ;
- futur rêvé : « Oh ! si je m’évadais, comme je courrais à travers champs ! » ;
- futur certain : « La mort ! ».

Chapitre XXIII

Réponses aux questions

L’histoire du friauche

Ce premier travail est axé sur les antagonismes entre le condamné et le friauche : ils constituent deux figures complémentaires de la condamnation à mort et du même destin tragique. L’une se veut universelle, indéfinie et abstraite ; l’autre est particulière, définie sous les traits d’un homme dont on connaît l’histoire de bout en bout.

1. Le condamné à mort et le friauche se rencontrent à la Conciergerie : l’un est en partance pour la place de Grève, l’autre pour Bicêtre. Ils se trouvent dans la même cellule. Non sans un certain cynisme, l’huissier fait remarquer qu’il pourra ainsi faire d’un coup les deux procès verbaux.

2. Victor Hugo s’est donné la peine de traduire les termes argotiques car son public ne maîtrise pas ce langage. Ce détail montre que l’auteur s’adresse davantage à des lettrés, gens bien éduqués (hommes de loi, intellectuels, politiciens...) qu’au peuple.

<table>
<thead>
<tr>
<th>LE FRIAUCHE</th>
<th>LE NARRATEUR</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Ton dominant du récit</td>
<td>Ironic.</td>
</tr>
<tr>
<td>Registre de langue</td>
<td>Familiar.</td>
</tr>
<tr>
<td>Milieu social</td>
<td>Défavorisé.</td>
</tr>
<tr>
<td>Crimes commis</td>
<td>Vois, évasions, meurtres.</td>
</tr>
<tr>
<td>Motif invoqué</td>
<td>Nécessité.</td>
</tr>
<tr>
<td>Biographie</td>
<td>Complète : de l’enfance jusqu’à la condamnation.</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Tout oppose le condamné à mort et le friauche : ils sont issus de milieux sociaux différents, ne partent pas le même langage, n’utilisent pas le même ton pour s’exprimer et ont commis des crimes vraisemblablement différents pour des motifs différents. L’un est encore jeune, l’autre a vécu. L’un se tait, l’autre parle. Deux tempéraments s’opposent.

Passage ironique dans le récit du friauche : « Mais que les diables soient avec le passeport ! Il était jaune, et on avait écrit dessus forçat libéré. Il fallait montrer cela partout où je passais et le présenter tous les huit jours au maire du village où l’on me forçait de tapiquer. La belle recommandation ! un galérien ! » (l. 72 à 76).

L’histoire d’un misérable

L’analyse est centrée ici sur le friauche. Il s’agit de faire comprendre aux élèves que la parole de ce personnage est importante et que son apparition dans l’œuvre, au-delà de la dimension pittoresque qu’elle apporte, contribue à renforcer la plaidoirie hugolienne.

Le lien avec la préface leur montrera les deux versants d’une même idée : le versant théorique dans la démonstration de 1832 et l’illustration de celle-ci grâce au personnage du friauche.

La nécessité désigne l’obligation faite au friauche de commettre certains actes répréhensibles pour survivre. Ainsi, par nécessité, devenu orphelin, il a dû mendier puis voler. Recouvrant la liberté mais affamé, il a, par nécessité, volé du pain.

Le friauche n’a pas choisi de voler et de tuer. Les circonstances l’y ont poussé ; il n’a pas eu le choix. S’il n’avait pas été orphelin, il n’aurait pas été amené à voler pour vivre. S’il n’avait pas dû présenter partout le passeport infâmant avec la mention « forçat libéré », il aurait pu trouver un travail – il en avait le désir et a tout essayé pour devenir un honnête citoyen.

La phrase « enfants désérités d’une société marâtre, que la maison de force prend à douze ans, le bagne à dix-huit, l’échaufaud à quarante » (l. 47 à 49) résume bien les étapes tragiques de la vie du friauche.

La société aurait dû l’aider, être une bonne mère et non une marâtre ; elle aurait dû mettre en place des structures – école, atelier – qui l’auraient préservé de la nécessité et auraient fait de lui un honnête homme.

Coupable ou victime ?

Le changement de point de vue qu’imprime cette production écrite permet aux élèves de réinvestir arguments et contre-arguments étudiés précédemment.

Extrait du réquisitoire :
« Messieurs, voici un homme qui, toute sa vie, s’est livré au mal. Tous les crimes qu’un homme peut commettre, il les a commis. Il a d’abord dépourvu sans vergogne l’honnête homme qui travaille à la sueur de son front. La société a essayé de corriger, dès son plus jeune âge, ses mauvais penchants et tenté de le remettre dans le droit chemin en le punissant de manière exemplaire. Mais, à peine libéré, ses mauvais instincts reprennent le dessus. Et le voilà qui force une boulangerie, met la main sur ce qui ne lui revient pas et s’en prend à un valeureux boulanger qui, au péril de sa vie, l’arrête.
Expédit au bagne mais roué et agile, appelé par toutes les tentations du vice, il s’évada. Enhardi par ce succès, il n’eut plus peur de rien, il ne recula devant aucun crime, gravit d’un pas décidé l’échelle infernale du mal. Il tua de sang froid ceux en qui il voyait une proie facile, ceux qui s’opposaient à ses horribles desseins : commerçants, artisans, voyageurs courageux, promeneurs innocents... Ceux qui
croisèrent son chemin moururent. Combien de veuves et d’orphelins pleurent, au moment où je vous parle, un père égorgé par les soins de ce sinistre criminel ? Regardez-le ! Cette face épaissie dans laquelle s’étalent un sourire content ! Il n’éprouve nul remords ni regrets ! Je ne connais qu’un seul moyen pour guérir la société de cette plaie vivante : je réclame, au nom du Ministère public, au nom des victimes que je représente, la peine capitale, la peine de mort, la place de Grève... »

Extrait de la plaidoirie :
« Les faits ne se contestent pas. Ils sont là, indéniables. Cet homme a commis tous les méfaits qu’on lui reproche.
Pourtant, vous qui le jugez devez à l’esprit de justice de regarder avec attention ces faits qui accablent l’accusé. Les regarder avec attention, c’est chercher à en comprendre les causes.
Il sortit pourtant du bagne avec la résolution de devenir un homme honnête. Il chercha partout du travail et fut rejeté de partout. Qui emploierait un homme portant la mention « forçat libéré », telle une ombre fatale ? Il resta des jours sans manger et vola du pain. Quel homme ne volerait pas lorsque ses entrailles sont déchirées par la faim ! Je vous laisse, nous volerions, soyez-en certains. Aussi je vous pose la question : doit-on juger cet homme qui est devenu non pas ce qu’il aurait pu être mais ce que la nécessité, cette grande corruptrice d’hommes, en a fait ? Ne devrions-nous pas plutôt mettre au banc des accusés cette société qui n’a pas porté secours à l’un des siens et qui, aujourd’hui, à travers votre jugement, voudrait le punir de manière exemplaire ? »

Au tribunal

1 L’autocorrection, toujours jugée fastidieuse par les élèves, sera ici dynamisée par l’enjeu théâtral de l’activité.

◆ Activité supplémentaire

L’argot est un langage métaphorique : cette activité mettra en évidence cette riche particularité.
Reliez chaque terme d’argot à son sens usuel en justifiant votre réponse par une raison logique. Par exemple, le terme argotique cravate désigne une « corde » : comme la corde, la cravate se caractérise par sa longueur, son nœud et sa capacité de serrement.

les louches • une fouillouse • une peur •
la petite marine • le faucheur •
a épousé la veuve • un piège •

◆ Réponses aux questions

Un mot imprononçable

Au-delà d’un rappel historique sur la création de la guillotine, les questions convergent vers ce mot imprononçable pourront initier les élèves à une réflexion sur la puissance évocatrice de certains mots.

1 Le mot de 10 lettres dont parle le narrateur est le mot guillotine.

2 M. Guillotin est désigné par l’expression « médecin de malheur ». C’est lui, en effet, qui est à l’initiative de l’adoption de la guillotine comme instrument exclusif de la peine capitale en France.
1 | Substitut | Nature grammaticale |
---|---|---|
« la chose » [chap. XXVII, l. 3 et 7] | Complément du nom (l. 3), COD (l. 7). |
« l’ » [chap. XXVIII, l. 1] | Pronom personnel objet. |

3 Le signifiant prend valeur de signifié, c’est-à-dire que l’évocation de ce nom, son épellation, suffit à rendre présente la chose en question. Or, pour le condamné, cette vision fatale est insupportable.

Activité complémentaire
Expliquez la relation entre l’écriture idéographique et la façon dont le condamné se représente le mot imprononçable.

Une obsession

*Le propre de l’obsession est de toujours revenir, de se réinviter malgré nous. L’obsession de la condamnation à mort va se confondre dorénavant avec la représentation hallucinée de son instrument.*

3 Les deux phrases qui concluent ces deux chapitres sont : « Ah ! mes cheveux blanchiront avant que ma tête ne tombe ! » et « Ah ! cette fois, malheureux, je ne détournerai pas la tête ».

Ces deux phrases renvoient toujours à la même obsession : l’exécution finale. Ce sont deux phrases exclamatives à la tonalité pathétique, écrites au futur et qui sont centrées sur la partie capitale (voir étymologie) du corps humain : la tête. À ce moment du récit où l’exécution devient imminente, le condamné se projette de manière de plus en plus précise dans ce fameux et terrible instant où la tête est séparée du corps. « Mes cheveux blanchiront » exprime, par anticipation, l’effroi éprouvé au moment du face-à-face avec la mort. « Je ne détournerai pas la tête » – trait d’humour noir puisqu’il fait référence à son ancien statut de spectateur d’une exécution – est une nouvelle représentation de l’inconcevable instant.

4

| Chapitre | Thème principal | Temporalité |
---|---|---|
XXVII | Le mot imprononçable. | Présent. |
XXVIII | Souvenir d’une exécution. | Passé. |
XXXIX | Le condamné se voit exécuté. | Futur. |

7 Victor Hugo assista à une exécution où il vit, horrifié, qu’on prenait soin de graisser la lame de la guillotine avec un bout de chandelle afin que celle-ci glissât mieux.

8 Au chapitre XXXIX, sont évoqués, par le pronom personnel « ils », les gens de justice, l’inventeur de la guillotine, tous ceux qui ne sont pas condamnés et les bourreaux.
Plusieurs réponses peuvent donc être acceptées, l’intérêt étant de discuter de leur pertinence avec les élèves.

Une autobiographie sanglante

*La personification d’une machine est une perspective originale qui devrait inspirer les élèves, d’autant qu’ils auront à disposition toutes les informations pour nourrir leur monologue.*

9 « L’on a si souvent parlé de moi sans me demander si cela m’agréait que je trouve tout à fait juste aujourd’hui de prendre la parole, même si cela peut paraître à certains un fait à la fois contestable et étrange.
En vérité, j’ai bien des choses à dire après une si longue et laborieuse existence. On m’a aujourd’hui mis à la retraite. Et dans quel état ! J’ai été démontée, remisée, puis exhibée comme un monstre sanguinaire d’un passé révolu dans un obscur musée. Je n’étais pas au goût du temps ; j’inspirais aux hommes une répulsion incommeurable et une horreur sans nom. Les législateurs m’ont déclarée hors-la-loi. C’est un comble lorsqu’on connaît un peu les circonstances de ma naissance ! Je dois la vie à un médecin-député qui me défendit contre toutes les incréduilités et les sarcasmes. Il s’appelait Guillotin, et je suis fière de porter son nom, le seul légitime que je reconnaisse (car on s’acharna à me nommer de toutes les façons : Louisette, Louison, la monte-à-regret, rasoir national, la veuve, la lucarne, le massicot, la bécanne...). J’ai souvent regretté, dans ma jeunesse, ces terres irrévérencieux, mais je pense aujourd’hui, avec une pointe de nostalgie, que c’était là ce qu’on appelle communément “la rançon de la gloire”...
Un homme bon, que ce docteur Guillotin. Il souhaitait mettre un terme aux supplices barbares des temps anciens et promouvoir une machine efficace, rentable et silencieuse pour une mise à mort instantanée ! Par sa force de conviction, l’Assemblée législative m’adopta en l’an de grâce 1789. Pour me mettre au point, il se fit aider du docteur Louis et d’un artisan de pianos – cette parenté artistique n’est pas sans me déplaire ! –, Tobias Schmidt. Je fis mes premiers essais à Bicêtre où je décapitai, sans coup férir, trois cadavres. Mes maîtres applaudirent. Je pouvais enfin faire mon entrée dans le monde et accomplir ce pour quoi j’avais été conçue : trancher net la tête aux vivants.
On n’oublie jamais sa première fois. Je fus d’ailleurs, ce jour-là, victime de mon sens de la perfection, puisque l’affaire rondement menée dépita, par sa fugacité, la foule avide de visions abominables. J’en fus huée !
Impassible, je poursuis mon destin de machine à tuer. Je devins bientôt indispensable au nouvel ordre en place, son meilleur auxiliaire. Je travaillais alors sans relâche pour la nouvelle République sans égard pour le rang social, l’âge ou le sexe. Que de têtes churent alors ! Celle du roi, celle de la reine ! Celles mêmes des révolutionnaires devant qui l’on tremblait hier ! Robespierre, Desmoulins, Danton...
Les temps changèrent à nouveau et ma lame tomba moins souvent, mais je ne lésinais pas. Pourtant, ils furent nombreux à vouloir me renverser : des noms illustres, mes adversaires ! Condorcet et surtout Victor Hugo, qui ne réussit pas à m’abolir mais parvint à me faire détester.
Ce fut, je dois le dire, le début du crépuscule pour moi.
Il y eut des ratés : je pense – souvenir pénible car, par nature, je n’aime que le travail bien fait – à cet homme à qui ma lame fatiguée refusa la grâce d’une mort immédiate ; je dus m’y reprendre à plusieurs fois sans y parvenir, et ce fut finalement l’homme de main, le bourreau, qui l’acheva à l’aide d’une épée. Quelle honte !
Cette honte précisément, les hommes semblèrent l’exprouver en me regardant. Et, pour éviter de me voir dans la lumière du jour en place de Grève, ils me reléguèrent, un beau matin, dans les faubourgs de Paris et m’actionnèrent à la lueur des aubes grises.
Je sentais ma fin approcher ; je travaillais de moins en moins et je finis par tomber en agonie. Mon mécanisme rouillé fut laissé à l’abandon et ma mort décrite en 1881.

Une version moderne de l’innommable

Un reportage sur la justice au Texas peut être envisagé (à travers un cas particulier, comme celui d’Henry Watkins « Hank » Skinner), complété par des recherches documentaires que les élèves présenteront. Après ces recherches et dans le cadre de l’ECJS, un débat pourra être mené avec l’ensemble de la classe.

Chapter XXXIII

Réponses aux questions

Une échappée vers l’enfance

Au-delà du relevé des personnages et des événements, ces questions liminaires engagent une réflexion sur l’enjeu du souvenir dans Le Dernier Jour d’un condamné et sur la façon dont celui-ci est rapporté (point que vous pouvez approfondir et élargir à la notion de « monologue intérieur »).

Le condamné revient, dans ces souvenirs, ses frères, sa petite voisine Pepita avec laquelle il jouait, la même petite fille devenue une jeune fille [Pepa] et leurs mères.

Chronologie des souvenirs évoqués dans cet extrait :
- naissance du narrateur [date inconnue] ;
- jeux avec ses frères ;
- jeux avec Pepita, disputes d’enfants ;
- Pepa à 14 ans, beauté andalouse ;
- promenades, premiers émois amoureux ;
- premier baiser ;
- se marie ;
- devient père ;
- commet un meurtre ;
- exécution sur la place de Grève (date inconnue).
En établissant cette chronologie, on s’aperçoit que le texte n’est pas linéaire : ainsi, la jeune fille Pepa est évoquée avant la petite Pepita. Le récit, ici, tente d’être fidèle aux mouvements de la mémoire qui invoque les souvenirs de manière spontanée et donc désordonnée.

1. Le condamné le dit explicitement : « j’ai tâché d’oublier, d’oublier le présent dans le passé ». La répétition du verbe « oublier » en souligne l’importance : le souvenir lui permet d’échapper à sa terrible réalité, de n’y plus penser, de l’oublier.

**Pepa ou le vert paradis des amours enfantines**

L’enjeu du souvenir est ici approfondi et détaillé, le travail sur le rythme narratif devant toujours resté en lien avec le sens du texte.

1. Passage qui indique la fin de l’enfance et le début de la vie amoureuse : « Maintenant elle s’appuie sur mon bras, et je suis tout fier et tout ému. Nous marchons lentement, nous parlons bas. Elle laisse tomber son mouchoir ; je le lui ramasse. Nos mains tremblent en se touchant. Elle me parle […] et nous rougissons tous deux. La petite fille est devenue jeune fille » (l. 28 à 35).

2. La scène qui est particulièrement détaillée est celle de la course entre le narrateur adolescent et son amie Pepa.

3. Le présent domine, un présent de narration qui montre que la toute-puissance du souvenir a remplacé le vrai présent du condamné.

4. Ce souvenir qui relate un émoi d’ordre érotique est particulièrement plaisant et agréable pour le condamné. Un souvenir de cet ordre, pour un être privé de tout contact féminin, est le plus à même de lui faire oublier sa situation actuelle.

5. La phrase exprimant la globalité d’une existence renvoie, par contraste, à sa situation présente et à la perspective de sa fin imminente.

**Activité complémentaire**

En vous aidant de l’encadré sur le rythme de la narration, déterminez les différents rythmes qui caractérisent l’écriture de ces souvenirs d’enfant, puis justifiez leur emploi et leur alternance.

**Victor Hugo s’exprime…**

Pour aider les élèves, vous pouvez lire avec eux le chapitre sur le genre (p. 162) et en commenter certains paragraphes dans la perspective de cette production écrite.

2. « Je constate que vous qualifiez avec beaucoup de justesse la nature de mon roman. Oui, vous avez raison : c’est un plaidoyer ! Et tout ce que j’y ai écrit concourt à la force de celui-ci. Vous m’interrogez sur la présence des souvenirs du condamné. Elle peut surprendre et dénoter dans l’ensemble d’une œuvre consacrée à la dénonciation de la peine de mort. Vous vous demandez, en somme, si, en tant que romancier, je n’ai pas pu m’empêcher de faire, avec ces jolies et tendres digressions, une concession au romanistique !

Il n’en est rien. Par contraste, ces évocations heureuses et ensoleillées rendent la situation du condamné encore plus tragi que bouleversante.

Ce personnage, que j’ai fait le plus impersonnel possible par nécessité, avait aussi besoin, pour que le lecteur puisse s’y attacher, de s’humaniser à travers des anecdotes particulières.

Particulières et pourtant familières à chaque homme. Chaque lecteur se reconnaît dans l’adolescent poursuivant Pepa, chaque lectrice dans la jeune fille coquette et roussante, chacun dans leurs émous.

Le condamné, c’est eux ! Faire ressentir cela à mes lecteurs, c’est leur ouvrir le cœur à ma plaidoirie.

Ces souvenirs, je leur donne d’autant plus d’importance que ce sont les miens. Je connais ce jardin merveilleux dans lequel court le condamné : j’y ai couru, enfant, avec mes frères. Quant à Pepa, elle est le portrait de ma femme Adèle.

J’ai voulu leur donner cette couleur vraie, cette intensité, pour remplir, en quelque sorte, de vie cet homme sur le point de la perdre, mais aussi pour me rapprocher de lui, mieux me mettre à sa place pour faire partager ses émotions extrêmes.

Le condamné, c’est moi ! Sans cette identification douloureuse, je n’aurais pas pu écrire et réussir ce plaidoyer. »
Chapitre XLIII

Réponses aux questions

« Marie, si tu savais… »
L’existence de la petite fille du condamné avait été rapidement évoquée dans le chapitre IX (une petite fille de trois ans, douce, rose, frêle, avec de grands yeux noirs et de longs cheveux châtaîn), puis de manière beaucoup plus obsessionnelle au chapitre XXVI. C’est ce chapitre, sur lequel nous revenons en premier, qui permet d’analyser la nature de la relation qu’entretient le condamné avec sa fille dans son imaginaire et de comprendre les enjeux du chapitre XLIII qui met en scène une rencontre réelle.

1. Le chapitre XXVI évoque largement la fille du condamné.
2. Le qualificatif « pauvre » (« pauvre petite ») est récurrent. Il relève du registre pathétique et qualifie la situation de Marie qui se trouve privée de l’amour de son père, de son soutien matériel, et dont la vie entière sera stigmatisée par l’exécution de celui-ci, de sorte que la condamnation, telle une malédiction, s’étendra à elle aussi.

Activités complémentaires sur le chapitre XXVI
1. Pourquoi la pensée du condamné associe-t-elle projection détaillée de sa mort (« je serai quelque chose d’immonde ») et évocation de Marie ? En vous aidant de l’encadré sur le monologue intérieur, montrez que ce mouvement de la pensée illustre, d’une certaine manière, ce procédé littéraire.
2. Relevez les répétitions ou anaphores. Quel effet produisent-elles ? Le monologue intérieur peut-il utiliser ce procédé de manière aussi systématique ? L’évocation de Marie obéissant rigoureusement à l’évolution des âges de l’enfant peut-elle s’inscrire, elle aussi, dans le processus du monologue intérieur ?
3. Bilan : peut-on alors conclure que Victor Hugo est le père de ce genre littéraire particulier ? (Voir le chapitre sur le genre, p. 163.)

La rencontre

La comparaison entre les chapitres XXVI et XLIII initiée par les premières questions permet aux élèves de comprendre, par contraste, la cruauté de la rencontre entre le condamné et sa fille. Scène ultime où le condamné perd son dernier espoir, celui de survivre à travers sa fille, et qui, en provoquant la compassion du lecteur, a pour dessein essentiel de servir le projet abolitionniste.

1. Le condamné nous décrit, tout d’abord, son enfant comme une poupée (cela évoque la poupée que Cosette admire dans Les Misérables).
2. Le prénom Marie, profondément lié à la religion catholique, symbolise la pureté, voire la sainteté.
3. Par le biais du prénom Marie et de la description d’une enfant délicieusement jolie, Hugo accentue les traits de fragilité et de pureté inhérents aux enfants. Il cherche ainsi à attirer l’attention du lecteur sur les dommages collatéraux qu’entraîne toute exécution : la société punit aussi des victimes innocentes. Il se concentre sur la figure de Marie, car elle symbolise l’innocence et est donc la plus propice à susciter la pitié et une réaction abolitionniste.
4. Rejets que l’enfant fait subir à son père :
   - effusion du père lors des retrouvailles : elle ne le reconnaît pas ; réticente et regards inquiets à sa bonne ;
   - elle crie : « vous me faites du mal » ;
   - elle confirme qu’elle ne le connaît pas ;
   - elle l’appelle « monsieur » ;
   - elle affirme que son père est mort ;
   - elle le repousse et refuse toute filiation.

<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th>MONOLOGUE INTÉRIEUR (CHAP. XXVI)</th>
<th>DIALOGUE (CHAP. XLIII)</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Marie</td>
<td>Absente, fantasmée.</td>
<td>Présente, réelle.</td>
</tr>
<tr>
<td>Questions</td>
<td>Rhétoriques (fausses questions).</td>
<td>Directement posées à l’enfant.</td>
</tr>
<tr>
<td>MONOLOGUE INTÉRIEUR</td>
<td>DIALOGUE</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>---------------------</td>
<td>------------------</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>(CHAP. XXVI)</td>
<td>(CHAP. XLIII)</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Réponse</td>
<td>Rejets.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Narrateur vu par Marie</td>
<td>Un père.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Bilan</td>
<td>Le narrateur a admis sa mort physiquement et socialement. Toute filiation est anéantie.</td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>

**Mon histoire**

1. Nous connaissons désormais du prisonnier les détails suivants :
   - il est issu d’un milieu social favorisé ;
   - sa mère est encore en vie ;
   - il a des frères ;
   - il est marié ;
   - il a une petite fille prénommée Marie ;
   - il est jeune.

2. Toutefois, nous ignorons toujours la nature de son crime. Cela lui confère un statut de personnage universel incarnant tous les condamnés à mort passés, présents et à venir...

**Au théâtre aujourd’hui**

Vous pouvez faire travailler les élèves sur le texte lui-même : leur faire surligner ce qui peut être gardé tel quel et ce qui doit être transformé sous forme de didascalies, et enfin leur faire barrer ce qui doit être supprimé (comme les verbes de parole). Cet exercice permet de redéfinir le genre théâtral et ses caractéristiques, voire, avec certaines classes, de faire jouer les meilleurs textes.

1. **« Liste des personnages :**
   - LE CONDAMNÉ
   - MARIE
   - LA BONNE
   - UN GENDARME

   Une pièce grillagée avec un fauteuil au milieu.

Le condamné se saisit de l’enfant, la prend sur ses genoux, l’embrasse sur les cheveux et le visage. Le CONDAMNÉ, pleurant : Marie ! Ma petite Marie !

Petit cri. L’enfant se débat pour échapper à son père.

MARIE : Oh ! vous me faites mal, monsieur.

LE CONDAMNÉ : “Monsieur” ! Tu m’as appelé “Monsieur” ! (Il joint ses mains dans les siennes.) Écoute, Marie : est-ce que tu ne me connais point ?

MARIE : Ah bien non !

LE CONDAMNÉ : Regarde bien ! Comment, tu ne sais pas qui je suis ?

MARIE : Si, un monsieur !

Silence. Le condamné baisse la tête puis la relève.

LE CONDAMNÉ : Marie, as-tu un papa ?

MARIE : Oui, monsieur.

LE CONDAMNÉ : Eh bien, où est-il ?

MARIE : Ah ! vous ne savez donc pas ? Il est mort.

Le condamné lâche l’enfant qui manque de tomber et crie.

LE CONDAMNÉ : Mort ! Marie, sais-tu ce que c’est qu’être mort ?

MARIE : Oui, monsieur. Il est dans la terre et dans le ciel. Je prie le Bon Dieu pour lui, matin et soir, sur les genoux de maman.

LE CONDAMNÉ : Marie, dis-moi ta prière.

MARIE : Je ne peux pas, monsieur. Une prière, cela ne se dit pas dans le jour. Venez ce soir dans ma maison ; je la dirai....

LE CONDAMNÉ : C’est assez Marie ; c’est moi qui suis ton papa.

MARIE : Ah !

LE CONDAMNÉ : Le veux-tu ? Veux-tu que je sois ton papa ?
Le Dernier Jour d’un condamné

L’enfant détourne la tête.
MARIE : Non ; mon papa était bien beau.
Le condamné la serre encore plus et l’embrasse follement.
MARIE, tentant de se dégager : Vous me faites mal avec votre barbe.
Le CONDAMNÉ : Marie, sais-tu lire ?
Le CONDAMNÉ, désignant le papier qu’elle tient à la main : Voyons, lis un peu !
MARIE : Ah bien ! je ne sais lire que des fables.
Le CONDAMNÉ : Essaie toujours. Voyons, lis.
MARIE épelant, le doigt sur les lettres : A.R., ar ; R.E.T., rêt ; arrêt…
Le condamné lui arrache violemment le papier.
MARIE : Rendez-moi donc mon papier, tiens ! c’est pour jouer.
Le CONDAMNÉ à la bonne : Emportez-la. »

Chapitres XLVIII et XLIX

◆ Réponses aux questions

Un acteur-spectateur : la foule

La foule est, avec le condamné, le personnage principal de ces dernières pages. Il s’agit, ici, d’éclairer les enjeux d’une telle mise en scène.
1 Termes ou expressions qui caractérisent la foule :
   - « l’horrible peuple qui aboie » ;
   - « les mille têtes hurlantes du peuple entassées pèle-mêle sur la rampe du grand escalier du Palais » ;
   - « puis de la foule, de la foule, et de la foule ; une mer de têtes sur la place » ;
   - « la populace » ;
   - « ces spectateurs avides et cruels » ;
   - « l’horrible peuple avec ses cris d’hyène ».
En la comparant à un animal monstrueux, Victor Hugo veut montrer qu’elle se comporte de manière particulièrement barbare.
2 La foule est venue assister au spectacle de l’exécution, mais elle est aussi observée par le narrateur qui décrit ses cris, ses mouvements, ses agissements.
3 Le terme est, bien sûr, celui de « misérables ». Il peut être utilisé en tant qu’adjectif ou que substantif. En tant qu’adjectif, il peut vouloir dire « malheureux, pitoyable, indigent », mais aussi, dans un tout autre sens, « malhonnête, méprisable ».
Le substantif désigne un coquin, une personne malhonnête ou vile (« Le misérable ! »). Notons que Victor Hugo a fait dériver le sens habituel du substantif pour en faire, au pluriel, un synonyme de « pitoyables ».
4 Trente-trois années séparent ces deux romans, durant lesquelles les convictions politiques et sociales de Victor Hugo ont évolué. Dans Le Dernier Jour d’un condamné, le peuple est comparé à un animal cruel et sans conscience ; il est associé à la foule, « la populace », qui vient assister à l’exécution. Dans Les Misérables, le peuple s’est humanisé à travers des personnages que la société a conduits fatalement au malheur ; il ne suscite plus le mépris et la répulsion, mais la compassion.

Chronique d’une mort annoncée

Il s’agit, ici, de recentrer l’étude sur le condamné et sur sa dernière heure. L’exploitation narrative qui en est faite, mise en exergue par les activités proposées, sert la vaste plaidoirie que constitue toute l’œuvre.
5 Le parcours du prisonnier :
   - la Conciergerie ;
   - le rez-de-chaussée de la Conciergerie ;
   - le portail de l’Hôtel de Ville ;
- la charrette ;
- la grille du Palais ;
- vers le Pont-au-Change ;
- le quai aux Fleurs ;
- le Pont-au-Change ;
- l’Hôtel de Ville (là où il écrit) ;
- la place de Grève.

<table>
<thead>
<tr>
<th>Quié</th>
<th>Vue</th>
<th>Odorat</th>
<th>Toucher</th>
</tr>
</thead>
</table>

Chapitre XLVIII : trois heures (l. 12) ; chapitre XLIX : quatre heures (l. 24).
Le temps du récit est donc d’une heure et coïncide quasiment avec le temps de la narration. Le récit subit un formidable ralentissement, la mise à mort faisant l’objet d’une véritable mise en scène.

L’auteur a eu, jusqu’au bout, le souci de la vraisemblance et a veillé à ce que le condamné ait matériellement pu écrire peu avant de monter à l’échafaud.
En effet, il précise que le condamné a pu rédiger ses dernières volontés, dans une chambre de l’Hôtel de Ville, où on lui a remis de quoi écrire. Il a pu ainsi revenir sur le trajet qui l’a amené de la Conciergerie à la place de Grève (chap. XLVIII).
On peut, toutefois, se demander comment quelqu’un au seuil d’une mort certaine peut avoir autant de maîtrise pour écrire, de façon littéraire, ses derniers instants. Même si des exemples concrets l’ont prouvé (pensons aux lettres de fusillés, notamment celles de Jacques Decour et de Guy Môquet), le style très romanesque rend ici l’exercice peu vraisemblable.
Le chapitre XLIX paraît encore plus invraisemblable : écrire et action coïncidant totalement, le condamné peut-il en même temps demander sa grâce, supplier et écrire ?
La description des derniers moments, leur intensité dramatique et la force compassionnelle qu’ils peuvent susciter chez le lecteur l’emportent définitivement sur les règles de la vraisemblance.

Un plaidoyer poignant

*Puisque les dernières pages ont été étudiées, cette production écrite permettra aux élèves de réinvestir ce qui a été vu dans les séances précédentes et de réaliser un bilan de l’œuvre intégrale.*

« Un plaidoyer classique contre la peine de mort – tel que Victor Hugo l’écrira en 1832 –, avec un raisonnement et des arguments aussi percutants soient-ils, est-il le moyen le plus efficace de convertir un partisan de la peine de mort ? Comment toucher réellement un public dans sa majorité favorable à la peine de mort ? Ces questions, Victor Hugo a dû se les poser pour aborder à la création de son roman. Le Dernier Jour d’un condamné est un plaidoyer original qui peut toucher et persuader là où les démonstrations théoriques ont échoué. Alors que la préface peut fonder la conviction du lecteur, le roman et ses séductions sont à même d’emporter son adhésion.
En effet, le choix d’un narrateur exprimant ses tourments et son supplice à l’approche de son exécution est un choix judicieux, car il place le lecteur dans la situation du condamné et lui donne accès à sa conscience.
En outre, ignorant les raisons qui l’ont mené à une telle condamnation et le découvrant tour à tour amoureux, passionnément attaché à sa fille, fragile et lâche, le lecteur ne voit du condamné qu’un homme en souffrance, qui, par ses sentiments, ses peurs et ses réactions, lui ressemble.
Au-delà du procédé d’identification, la densité dramatique, qui condense l’expérience du condamné sur moins de vingt-quatre heures, tient le lecteur en haleine et accentue la force du texte.*
Enfin, le réalisme des descriptions, la vérité de ce qui est évoqué (comme la scène du ferrement), la présence de noms de personnes ayant réellement existé (d’anciens condamnés) renforcent l’authenticité du texte et son impact sur le lecteur.

Un débat toujours aussi passionné

Après le bilan écrit, nous proposons un bilan oral. Pour préparer ce débat, un des axes de réflexion pourra être ainsi formulé : « La lecture de ce livre a-t-elle modifié votre opinion sur la peine de mort ? »

◆ Activité supplémentaire

Jeu théâtral : points de vue autour d’une condamnation

Choisissez un des personnages de ce dernier acte (le bourreau, le gendarme, le juge, le coiffeur, le prêtre, une femme du peuple…) et rédigez, de son point de vue, cette scène d’exécution, en sachant que vous devrez ensuite lire votre texte à voix haute.
BIBLIOGRAPHIE COMPLÉMENTAIRE

◆ Romans et essais sur la peine de mort
  - Robert Badinter, L’Abolition.
  - Robert Badinter, L’Exécution.
  - Albert Camus, L’Étranger.
  - Mary Higgins Clark, La Nuit du renard.
  - Pierre Clavilier, La Course contre la honte.
  - Victor Hugo, Claude Gueux.
  - Daniel Keyes, Les 1 001 Guerres.
  - Stephen King, La Ligne verte.
  - Arthur Koestler et Albert Camus, Réflexions sur la peine capitale.
  - Gilles Perrault, Le Pull-Over rouge.
  - Oscar Wilde, La Ballade de la geôle de Reading.

◆ Du côté de la poésie et de la chanson
  - Georges Brassens, Le Gorille.
  - Léo Ferré, Ni Dieu ni maître.
  - Victor Hugo, La Guillotine.
  - François Villon, La Ballade des pendus.

◆ Témoignage inédit
  Le site du Monde a publié le témoignage de Monique Mabellé (1924-2012), doyenne des juges d’instruction de Marseille. Dans une lettre rédigée peu après l’exécution d’Hamida Djaïdoubi (qui sera le dernier condamné français exécuté), à laquelle elle a été tenue d’assister, elle rend compte de l’acte lui-même et de ce qu’elle vient d’expérimenter. Un texte sobre, bouleversant, que vous pouvez retrouver en saisissant dans Google, par exemple, la recherche suivante : c’est-a-ce-moment-qu-il-commence-a-realiser-que-c’est-fini_3492565_3232.html.

◆ Sur Victor Hugo